

Scénario du film «1948 — Nikolai Starostine. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze»
écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA.

Résumé du scénario :

Le texte retrace, à travers la figure de Nikolai Starostine, l'entrelacement du football, du Goulag et de l'histoire soviétique de la fin des années 1930 aux années 1948.

On part de l'après-guerre, où le pays vit littéralement de football : les stades sont pleins, la voix des commentateurs est aussi attendue que celle des grands annonceurs de guerre, et Nikolai Starostine est déjà considéré comme la conscience du Spartak Moscou et du football soviétique. Pourtant, en 1948, il n'est pas à Moscou mais au camp de l'Amour (Amurlag), en Extrême-Orient, où il entraîne une équipe de détenus et de militaires.

Le texte montre comment, dans l'univers carcéral stalinien, le football devient un « moyen de survie ». Les chefs du Goulag, généraux du NKVD, possèdent littéralement des « serfs » parmi les prisonniers, mais ceux qui jouent bien au football sont presque protégés. Starostine, fameuse star du Spartak, est ainsi l'objet de luttes entre chefs de camps. On le cache, on tente de le garder, puis on le transfère à l'autre bout du pays. Les criminels de droit commun le respectent et le protègent, fascinés par ses récits de matches.

Le récit remonte ensuite aux années 1930 : la construction du Spartak autour de la famille Starostine, leurs origines modestes mais non paysannes (famille de gardes-chasse), la création du terrain sur le terrain vague de « Goroutchka », les exploits du club, la victoire mythique contre l'équipe basque, la présentation du football à Staline sur la place Rouge, et l'humiliation ressentie par le Dynamo, club du NKVD. Beria, devenu chef du NKVD et président d'honneur du Dynamo, voit dans les succès du Spartak une offense personnelle. On voit déjà le lien direct entre rivalités sportives et répressions politiques.

S'ensuivent les arrestations massives de 1937, puis l'arrestation des quatre frères Starostine en 1942. La Loubianka, les interrogatoires absurdes et violents, la formule gravée sur les murs des prisons – « Fedot, ne crois pas l'enquêteur » – symbolisent la mécanique répressive où n'importe quelle « absurdité » vaut dix ans de camp. Les frères sortent du système brisés physiquement, mais vivants.

En parallèle, le texte décrit le contexte plus large : la suppression des cartes de rationnement en 1947, présentée comme un progrès, mais accompagnée d'une réforme monétaire confiscatoire et d'une hausse brutale des prix. Pour les habitants de Moscou et Leningrad, bien approvisionnés, l'abolition des cartes est associée à l'abondance relative des vitrines, aux cafés élégants, à un certain « optimisme ». Pour la majorité du pays, surtout les campagnes, c'est la famine. Les kolkhoziens, privés de grain par une nouvelle vague de réquisitions (prodrazverstka), meurent de faim malgré des réserves d'État bien remplies et des exportations de blé. Les lettres de paysans, d'ouvriers, d'invalides décrivent files d'attente interminables, violences, faim chronique.

En 1948, la crise rurale s'aggrave : décret de déportation des « parasites » ruraux, deuxième « dékoulakisation », exil perpétuel de peuples entiers (Tchéchènes, Ingouches, etc.). La pauvreté, la famine et la peur structurent la vie de la majorité, tandis que les élites de camp se gavent de conserves américaines.

Sur ce fond, la trajectoire de Starostine devient emblématique : prisonnier de camp, mais protégé par son statut de footballeur et par l'intérêt personnel de Vasili Staline, fils du dictateur, qui le fait venir à Moscou, le cache, le ramène au stade, l'utilise dans sa rivalité avec Beria. La phrase qui sert de morale aux années de camp – « Survive, et vivre plus longtemps que ceux qui t'ont mis là » – résume le destin des quatre frères : ils ont survécu à leurs bourreaux et à leur époque.

Scénario :

1948 – Nikolai Starostine

Le grand compositeur Dmitri Dmitrievitch Chostakovitch a dit :

« Le football, chez nous, est le seul endroit où chacun peut dire ce qu'il pense de ce qu'il voit. »

Le pays d'après-guerre vit au rythme du football, il en vit, il en respire, sans distinction de sexe ni d'âge. Dans les tribunes du stade Dynamo, il y a plus de belles femmes qu'au Bolchoï. La voix du commentateur sportif Siniavski, à la radio, on la capte avec la même avidité que, tout récemment, la voix de Levitan. Cette époque aurait pu être celle de Nikolai Petrovitch Starostine. On dira plus tard de lui qu'il est le tsar et le dieu du Spartak de Moscou, la conscience du football soviétique, l'éducateur de plusieurs générations de grands maîtres. Plus tard, au Spartak, tout le monde l'appellera « le grand-père ».

Tout son temps sera consacré au Spartak. Tôt le matin, Starostine boira un verre de thé. Tard dans la nuit, il fera un vrai repas. Ce sera son régime pendant presque toute la seconde moitié du XX^e siècle. Il s'y sera habitué.

Le nouvel an 1948, le célèbre footballeur et ancien dirigeant du club moscovite Spartak, et désormais détenu de camp avec six ans de bagne derrière lui, Nikolai Petrovitch Starostine, le passe en Extrême-Orient, à l'Amurlag. Il dirige l'équipe de football de Komsomolsk-sur-l'Amour. Sous Staline, le football n'est pas seulement un jeu.

Des décennies plus tard, Starostine écrira :

« L'appartenance au football, c'était la meilleure lettre de sauvegarde dans un pays où les camps étaient devenus une forme d'existence humaine. Dans le système de camps qui s'était créé, le football se transformait en moyen de survie. »

Le représentant du ministère de la Sécurité d'État de l'URSS pour l'Extrême-Orient, le général-colonel Goglidze, est un fervent admirateur de football. Il a sa propre équipe. Il est en concurrence permanente avec le commandant de l'armée d'Extrême-Orient, le maréchal Malinovski, qui, lui, a carrément deux équipes de football : le SKA de Khabarovsk et l'équipe de l'Armée de l'air.

Dès 1944, le général-colonel Goglidze apprend que, chez le chef de l'Oukhtlag, le général-lieutenant Bourdakov, purge sa peine le célèbre Nikolai Starostine, qui entraîne l'équipe locale du Dynamo d'Oukhta. Starostine écrit :

« Avec les années, j'ai cessé d'être surpris de voir que les chefs du Goulag, incarnation de sa cruauté et de son horreur, ces arbitres des destinées de milliers et de milliers de gens, aimaient le

football d'une façon naïve, presque enfantine. Le chef de l'Oukhtlag, Bourdakov, amène toujours sa femme au stade – une dame d'un certain âge, bien en chair. »

Aux matchs viennent des équipes d'autres camps. Conversation au téléphone interne entre le chef de l'Oukhtlag, Bourdakov, et le chef de l'Intlag, le général Barabanov :

— Quand tu viendras avec ton équipe à Oukhta, je t'écraserai en miettes, dit Bourdakov.

— J'arriverai, j'arriverai, répond Barabanov. Et on verra bien qui écrasera qui. Chez moi, c'est Starostine qui entraîne.

— Quel Starostine ? demande le chef de l'Oukhtlag.

— Alexandre, répond le chef de l'Intlag.

— Eh bien, mon Starostine, Nikolaï, montrera à ton Starostine où les écrevisses passent l'hiver.

À ce moment-là, les quatre frères Starostine, tous célèbres footballeurs du Spartak, purgent une peine dans différents camps.

Les généraux du NKVD sont les maîtres absolus de centaines de milliers de serfs. Ceux qui jouent au football, ils les aiment presque. Pour une victoire, ils seraient peut-être prêts à leur accorder la liberté. Mais surtout, ils veulent les garder pour eux.

Le chef de l'Oukhtlag est prêt à garder Nikolaï Starostine à n'importe quel prix. Quand arrive soudain l'ordre de l'envoyer en Extrême-Orient, le général Bourdakov décide de le cacher. Il l'expédie à 300 kilomètres d'Oukhta, dans un camp annexe au boisage. Il fait moins trente. Il y a cinq ou six kilomètres jusqu'aux coupes de bois. Ceux qui ont l'article 58 abattent les arbres, les droits communs, eux, sont au coin du feu, allongés sur des branches de sapin, et jouent aux cartes.

Starostine écrit :

« Pour les surveillants et les gardiens, les criminels de droit commun ne sont pas seulement des éléments socialement proches, mais carrément des parents. À nos pieds, nous avons des chaussons taillés dans de vieux pneus, enveloppés de chiffons. Chaque jour, pas moins de quarante personnes meurent. On les entasse à la morgue. Des montagnes de cadavres nus, dévorés par les centaines de rats qui s'y installent. Je l'ai vu. »

On finit tout de même par l'emmener en Extrême-Orient. Le général-colonel du NKVD Goglidze arrache au général-lieutenant Bourdakov ce précieux « serf » envié, le footballeur Nikolaï Starostine.

Six mois de voyage d'Oukhta à Khabarovsk. À travers une dizaine de prisons de transit. Partout, ce sont les droits communs qui font la loi.

Starostine se souvient :

« Les criminels de droit commun étaient plus que bienveillants avec moi. D'une étape à l'autre, on se passait le mot : "Ne touchez pas à Starostine." Quand je racontais des histoires de football, la partie de cartes s'arrêtait. Les récidivistes écoutaient comme des écoliers modèles. »

Et il avait de quoi raconter.

En 1936, pour la Journée du sportif, pendant le défilé de la gymnastique sur la place Rouge, on décide de montrer du football à Staline. La commission gouvernementale chargée de la préparation de la fête est dirigée par le secrétaire général du Comité central du Komsomol, Alexandre Kosarev. Il est un bon ami de Nikolaï Starostine. Pour le match sur la place Rouge, Kosarev choisit le Spartak

de Starostine. Le metteur en scène du défilé est Valentin Ploutchek, qui deviendra ensuite le directeur de longue date du Théâtre de la Satire.

Pour recouvrir les pavés de la place Rouge, on décide de coudre un tapis de feutre de neuf mille mètres carrés, de le peindre et de le transformer en stade. Trois cents joueurs du Spartak, y compris les plus célèbres, cousent chaque nuit les plaques de feutre avec des aiguilles de cordonnier. Au matin, on enroule l'ensemble pour ne pas gêner la circulation.

La veille du défilé, le tapis terminé, enroulé en un énorme cylindre camouflé de branches de sapin, repose le long du GUM.

Le jour du défilé, au signal de Nikolai Starostine, des centaines de bras font rouler ce cylindre. Puis, d'un seul élan, ils secouent le tapis – et tout l'espace entre la cathédrale Basile-le-Bienheureux et le musée historique se transforme en stade, avec une pelouse émeraude tracée de lignes blanches. C'est là que commence le match, joué par les footballeurs du Spartak, répartis en deux équipes.

Le chef du Komsomol, Kosarev, se tient aux côtés de Staline sur le Mausolée. Dans sa main, il serre un mouchoir blanc. Il a convenu avec Starostine que si le spectacle ne plaisait pas à Staline, il sortirait le mouchoir, et le match serait interrompu.

Nikolai Starostine ne cesse de jeter un coup d'œil vers le Mausolée. Tout est calme. Le football plaît à Staline. Selon le scénario, le match doit durer 30 minutes. On joue 43 minutes.

Le principal adversaire du Spartak est le Dynamo, la société sportive de l'NKVD. La participation du Spartak au défilé est un coup porté à l'amour-propre professionnel de la direction du NKVD.

En 1938, lorsque Lavrenti Beria prendra la tête du NKVD, et, par conséquent, la tête du Dynamo, il se souviendra de cette Journée du sportif. Le chef du Komsomol, Kosarev, sera fusillé aussitôt après l'arrivée de Beria au pouvoir.

Sur la route de l'Amurlag, lors d'une étape de transit à Kirov, on convoque soudain Starostine. Dans la salle des visites se trouve la championne du monde, célèbre patineuse de vitesse soviétique, Maria Isakova. Elle ne prête aucune attention au directeur de la prison assis à côté. Elle se jette au cou de Starostine, lui transmet des salutations. Puis, soudain, elle soulève le bord de sa jupe, sort de son bas un petit sac de tabac et de l'argent.

L'étape suivante est dans la ville de Molotov, auparavant et ensuite Perm. Starostine se souvient :

« La ville de Molotov nous a accueillis par les aboiements agressifs des bergers allemands du convoi et les lourds battants ouverts d'une nouvelle prison, une de plus pour moi. »

Là, Nikolai Starostine rencontre par hasard son frère Alexandre. Alexandre sera envoyé au boisage à Solikamsk. Nikolai, lui, arrive à l'Amurlag. Là, il entraîna des footballeurs détenus, des exilés, des employés libres et d'anciens prisonniers de guerre, ceux qui, directement des camps allemands, ont été envoyés à l'Amurlag.

À l'Amurlag, il a de la chance. Il habite sur le territoire du garage attenant à la zone. Il écrira :
« C'était un bonheur au sens propre du terme, car le garage n'était pas la zone. »

Il se souvient :

« À cette époque, la direction de l'Amurlag ne manquait de rien. Toutes les denrées alimentaires étaient américaines. Je ne sais pas qui dirigeait officiellement le transport des cargaisons venues

d'Amérique pour aider l'URSS, mais la direction de l'Amurlag portait des vêtements américains, mangeait des crêpes faites avec de la farine d'outre-mer, du jambon importé, et buvait des thés des meilleures marques du monde. »

Dans tout le reste du pays, le 1^{er} janvier 1948 commence la troisième semaine après la suppression des tickets de rationnement. L'attente de la suppression des cartes d'alimentation, après guerre, ne se compare quasiment à rien d'autre. Dans cette attente, il y a l'espoir d'une vie meilleure, plus rassasiée, l'espoir que, quand même, un jour ce sera plus facile.

Personne ne sait que l'État, pour mener l'opération de suppression des cartes, choisira comme vitrines quelques grandes villes, avant tout Moscou et Leningrad. Ce sont précisément les Moscovites et les Leningradois qui garderont des souvenirs vifs de l'abolition des tickets :

« Avec mon mari, nous sommes allés dans la ruelle Stoleshnikov. Le magasin était bondé, mais il y avait de tout sur les comptoirs ! À l'époque, on n'avait pas de sacs, seulement des filets à provisions, des *avoskas*, et de chacun d'eux dépassaient des os de viande enveloppés dans du papier grossier, des queues de poisson. »

Par un décret spécial du Conseil des ministres, on constitue à Moscou, presque un an à l'avance, un stock incompressible de marchandises : savon, sucre, viande, saucisson, farine.

La demande est particulièrement forte pour le sucre, les céréales, l'huile végétale. Dans les magasins d'articles manufacturés, on se rue surtout sur les galoshes. Au début de 1948, on a déjà instauré un « quota » sur les galoshes.

Les grandes villes craignent l'afflux de gens venus des provinces et des campagnes.

Jusqu'à l'abolition des tickets, il existait des « prix de ration », c'est-à-dire les prix auxquels on retirait sa part de denrées sur présentation des cartes. Pendant la guerre, ces prix étaient fixes. Début septembre 1946, le Conseil des ministres et le Comité central du PC(b) d'URSS adoptent une décision d'augmenter ces prix.

Le 10 septembre, on en informe les cadres du parti et des soviets. Les 12 et 13 septembre, la rumeur se répand à Moscou et à Leningrad. D'un côté, les gens n'y croient pas, disent : « Une augmentation des prix n'entrerait pas dans la ligne politique de l'État soviétique. » De l'autre, ces mêmes gens se mettent aussitôt dans les files devant les magasins pour retirer leurs rations de septembre.

La décision sur l'augmentation des prix de ration est publiée le 16 septembre 1946 et présentée comme une condition nécessaire à l'abolition des tickets en 1947.

Une partie des ouvriers espère, à cette occasion, augmenter son salaire par un gain de productivité. Mais le système économique stalinien ne le permet pas : la production manque en permanence de matériaux, de pièces de rechange, les arrêts et les pertes de temps sont inévitables. De plus, une résolution spéciale et secrète du Conseil des ministres et du Comité central du PC(b) interdit catégoriquement toute augmentation de salaire de base.

Le même mois de septembre, un nouveau décret conjoint du Conseil des ministres et du Comité central : « Sur l'économie dans la consommation du pain. » L'économie consiste à retirer des cartes une part importante de la population : employés ruraux, kolkhoziens, enfants et invalides. Au total 100 millions de personnes, soit 58 % de la population de l'URSS. Ce sont ces 58 %, surtout, qui, affamés, attendaient l'abolition des tickets.

Après la suppression des cartes, contrairement à ce qu'espérait la masse, les nouveaux prix des produits sont plus élevés que les anciens prix de ration. Avec les salaires, on ne peut s'offrir que le strict minimum. Vêtements et chaussures sont extrêmement chers.

Parallèlement à la suppression des tickets, on mène une réforme monétaire. On échange les billets à raison de 10 anciens roubles pour 1 nouveau. L'échange se fait en une semaine. Pendant cette semaine, on peut payer avec les anciens billets en les comptant au dixième de leur valeur faciale. Les dépôts dans les caisses d'épargne jusqu'à 3 000 roubles sont échangés un pour un. Au-delà de 3 000, l'échange se fait avec de lourdes pertes. Les cadres du parti et des soviets sont informés de la réforme avant le reste de la population ; ils parviennent donc à échanger leurs billets parmi les premiers.

Dans les villes, à cause de la cohue dans les caisses d'épargne, beaucoup n'arrivent pas à échanger leur argent. La population rurale, qui gardait quelques billets misérables « pour les mauvais jours » dans un bas, loin des caisses d'épargne, subit les pertes les plus lourdes.

La réforme est conçue comme une mesure contre l'inflation. Pour une part considérable de la population, elle se transforme en confiscation.

La suppression des tickets et la réforme monétaire, une fois encore dans l'histoire soviétique, séparent définitivement la population de quelques grandes villes et toute la masse des autres habitants du pays.

C'est pourquoi les souvenirs de 1947 et 1948 seront différents.

Autrefois, avec les cartes, un kilo de pain noir coûtait 1 rouble ; après la suppression des tickets, 3 roubles 40. Le prix du kilo de viande passe de 14 à 30 roubles, le sucre de 5 roubles 50 à 15, le beurre de 28 à 66, le lait de 2 roubles 50 à 8.

Dans les grandes villes, le salaire minimum est de 200 roubles, celui d'un simple policier. Le salaire moyen est de 500 roubles, ce que gagne un ouvrier à Moscou.

Les bonbons au chocolat, la saucisse fumée qui apparaissent dans les grandes épicerie n'intéressent évidemment personne : personne ne peut se les offrir. Mais ce qui est absolument nécessaire – pâtes, huile végétale, céréales – reste accessible. Il est vrai que, pour la saucisse de foie, une charcuterie bon marché, il faut faire la queue des heures.

Les files d'attente sont inévitables, car un décret du Conseil des ministres fixe des « normes de vente en une seule main » : céréales – 1 kilo, saucisse – un demi-kilo, savon – un seul pain, allumettes – 2 boîtes, fil – une bobine.

Mais cela se passe dans les magasins, sans cartes. Après une telle guerre, c'est réellement le bonheur. Peu importe que la file prenne des heures après le travail. Le spectacle des produits inaccessibles à la plupart, dans les vitrines des grands magasins alimentaires, ne provoque pas chez les gens de l'irritation, mais de l'optimisme.

Ce sont surtout les habitants de Leningrad, ceux qui ont vécu le blocus, qui se souviendront souvent de cette époque comme de la plus rassasiée.

Sur la perspective Nevski, le café Sever, l'ancien Nord d'avant-guerre, est ouvert de 9 heures du matin à minuit. On y sert principalement des gâteaux et du café ; parmi les plats chauds, des œufs

au plat ou une omelette. On peut commander du cognac, du porto de qualité, des liqueurs, du champagne.

Dans les petites villes et les villages, après la suppression des cartes de rationnement, la situation de l'approvisionnement est tout simplement catastrophique. Le produit le plus rare, c'est le pain. Le reste ne compte même pas.

Dans les files, on se tient du matin au matin suivant.

Lettre d'un invalide de guerre, région de Riazan :

« En raison de mon état de santé, je ne peux pas me jeter dans la cohue, et c'est pourquoi, ma famille de cinq personnes et moi, cela fait dix jours que nous ne voyons pas de pain. »

Un employé de Semipalatinsk :

« À l'entrée du magasin où l'on vend le pain, on a placé des observateurs. Tous les jours, il y a des bagarres. »

Les petites fenêtres percées dans les murs de brique des magasins, par où l'on fait la vente, le peuple les appelle des embrasures. On les prend d'assaut, en marchant sur les gens.

L'année 1946, au village, est une période de désespoir généralisé. En 1945, après la guerre, et au début de 1946, les gens espéraient la suppression des kolkhozes. Dans une conscience paysanne épuisée, tout se mélange. On disait que « le système du kolkhoze avait été instauré sur les instructions des Allemands pour ruiner l'économie et affaiblir la Russie, afin de la conquérir ».

D'un autre côté – et les rapports du MGB en témoignent – les paysans ne croyaient pas que Staline renoncerait de son propre gré aux kolkhozes. Les informateurs des régions de Pskov, Koursk, Rostov, ainsi que des villages de Sibérie, transmettent sans cesse les mêmes rumeurs :

« Les anciens alliés – l'Angleterre et l'Amérique – forceront Staline à dissoudre les kolkhozes. Les Américains vérifieront depuis leurs avions si les kolkhozes ont bien été dissous. »

Vers le milieu de 1946, ces espoirs disparaissent. Lettre de paysans du kraï de Stavropol :

« On nous pousse au travail, mais on ne nous nourrit pas, on ne nous paye pas. Pour appâter les gens, on donne par jour une cuillerée à café de soupe claire et 50 grammes de pain pour qu'on respire encore et qu'on ne crève pas. »

Dans un kolkhoze de Bouriatie-Mongolie, on dit :

« Il faut quitter le kolkhoze. Nous sommes au bord de la mort. Arrêtez de travailler, allons ailleurs. »

En 1946 commence une famine qui va se prolonger en 1947 puis au-delà. Elle est si terrible que c'est elle, la famine, qui sera en réalité l'événement central de ces années-là. Elle emportera plus de deux millions de vies de personnes qui avaient survécu à la guerre.

La récolte de 1946 a été plus faible qu'en 1945, mais ce n'est pas la vraie raison de la famine. La véritable raison, c'est qu'en 1946, exactement comme en 1928, Staline relance la réquisition forcée des produits agricoles.

Pour remplir les réserves de l'État, une fois le plan de livraison des kolkhozes accompli, l'État leur impose un supplément. En d'autres termes, on leur prend tout le grain jusqu'au dernier grain, y

compris celui qui devait être distribué aux paysans comme rémunération en nature de leur travail. Exactement comme en 1930, les campagnes basculent aussitôt dans la famine.

Et pourtant, du grain, il y en a dans le pays. Comme lors de la première grande famine soviétique de 1929–1933, en 1947, les exportations de céréales se poursuivent à plein régime.

Les journaux soviétiques de 1947 écrivent constamment sur l'aide soviétique aux affamés d'autres pays. Les réserves de l'État en céréales ont été reconstituées en 1946–1947, mais on ne les débloque pas, quoi qu'il arrive. Les réserves ne sont pas débloquentées. Mais elles ne sont pas préservées non plus : le grain réquisitionné par l'État pourrit dans les silos, les entrepôts, les gares et pendant le transport.

Le blé perdu à travers le pays aurait amplement suffi pour payer en nature les journées de travail des paysans affamés.

Dans les documents gouvernementaux, la première mention de livraisons de quelques produits alimentaires et industriels pour alimenter le commerce dans les campagnes date de 1950.

La plupart des kolkhoziens pensent que tout ce temps, on a caché à Staline la situation désespérée de la population. Ils n'ont aucune confiance dans les autorités locales.

Une kolkhozienne, Ivina, de la région d'Ivanovo, écrit une lettre à Maria Mironova, artiste populaire de la scène moscovite :

« Chère Maria Vladimirovna, nous sommes sûrs que notre guide et maître, le camarade Staline, ne sait rien de tout cela, sinon il ne laisserait pas le peuple souffrir autant. Le 7 novembre, pour la fête de la Grande Révolution d'Octobre, on pense distribuer de la farine. La file s'inscrit depuis la mi-octobre. Pour les articles manufacturés, c'est la cohue. Il s'est développé une sorte de piston, sans lequel on n'obtient rien. »

En juin 1948, seize régions et territoires, quatre républiques autonomes et trois républiques fédérées demandent au gouvernement une aide urgente en blé. Les demandes des autorités locales, pourtant, ne sont jamais motivées par la famine extrême de la population. Elles invoquent la baisse des cadences de désherbage, de fauchage, de récolte. Au pire, la sécheresse.

Staline ne renonce pas à sa politique désastreuse à la campagne.

L'été 1948, la famine revient par une nouvelle vague.

Un jour de l'été 1948, dans la nuit, une voiture s'arrête près du bâtiment du garage de l'Amurlag où habite Nikolaï Starostine. C'est la voiture du premier secrétaire du comité de ville du parti de Komsomolsk-sur-l'Amour. Un capitaine en descend, entre et dit :

— Starostine, habillez-vous. Staline exige de vous parler d'urgence au téléphone.

Une demi-heure plus tard, quand Starostine décroche le combiné du téléphone gouvernemental, il entend la voix du fils de Staline, Vassili.

Starostine a vu Vassili Staline à la fin des années 30. Vassili s'entraînait à l'équitation au Spartak. En 1948, il commande les forces aériennes du district militaire de Moscou. Et il veut avoir sa propre équipe de football.

Au téléphone, il dira à Starostine :

« Alors, qu'est-ce qu'ils font encore à te garder là-bas ? On t'a mis en prison pour rien, c'est évident. Mais ne désespère pas. On a besoin de toi. Je te rappellerai. »

Vassili Staline fera venir Starostine auprès de lui. Ce sera vrai, mais seulement après que sa peine sera terminée. Il sortira avec la formule « moins 16 », c'est-à-dire avec une interdiction de séjour dans seize villes. La première sur la liste est Moscou.

C'est alors que Vassili Staline l'emmènera à Moscou dans son propre avion. Starostine se souviendra :

« Un seul désir m'envahissait, obsédant : me retrouver à Moscou ; je n'essayais même pas d'analyser ce que pouvait me coûter ce retour illégal dans la capitale. »

De l'aérodrome, on le conduit directement dans le manoir de Vassili Staline sur le boulevard Gogol. Au rez-de-chaussée, des billards et la grande table à manger.

Sur la table, une carafe et des tranches de pastèque. La pastèque est l'amuse-bouche préférée de Vassili Staline.

Vassili dit à Starostine :

« Tu vivras avec moi, chez moi. Ici, personne ne te touchera. »

Vassili ne s'intéresse pas à Starostine en tant qu'homme arrêté injustement. Ce qui lui importe, c'est Starostine l'entraîneur. Mais cela passe au second plan.

Starostine écrira :

« L'essentiel était qu'il ne voulait en rien céder à Beria, qu'il haïssait féroce, insultait constamment des mots les plus grossiers, sans se soucier le moins du monde de savoir qui se trouvait là à l'instant. »

Le moteur de cette haine de Vassili, ce sont les arrestations des parents du côté des Allilouev, la famille de sa mère, Nadejda Alliloueva, l'épouse de Staline qui s'est suicidée.

De Staline lui-même, Vassili ne prononce pas un mot en présence de Starostine. Et cela alors que, par la force des choses, ils sont inséparables. Ensemble à l'entraînement, à l'état-major, à la datcha.

Starostine écrit :

« Nous dormions même dans le même lit, un lit énorme. »

Quand, finalement, Starostine tentera de s'arracher pour rentrer chez lui, auprès de sa famille, on l'arrêtera et on l'expédiera hors de Moscou. Mais à Orel, pendant l'arrêt du train, les hommes de Vassili Staline le rattraperont. Ils le tireront du wagon, le mettront dans une jeep, puis dans un avion sur un aérodrome militaire.

À Moscou, Vassili l'emmènera immédiatement au football, au stade Dynamo, dans la loge gouvernementale. Vassili conduit Starostine vers un général, et dit :

« Faites connaissance, voici le général Ogoltssov. Et voici Starostine, que vous, général, avez expulsé ce matin de Moscou. »

Le général Ogoltssov, vice-ministre de la Sécurité d'État, est l'organisateur et l'un des exécutants de l'assassinat du célèbre acteur et metteur en scène Solomon Mikhoels.

Ensuite, Vassili décide de cacher Starostine sur une base aérienne à Pereslavl-Zalesski. À 18 kilomètres de là se trouve le village de Pogost, d'où est originaire la mère de Starostine. C'est là que toute la famille, avant la révolution, partait de Moscou pour passer l'été. Le père et l'oncle de Nikolaï étaient gardes-chasse.

En plus de l'organisation professionnelle des chasses, ils dressaient des chiens de race que leurs propriétaires leur confiaient. Ils tenaient aussi une pension pour les chiens que leurs maîtres ne pouvaient garder chez eux. Ce n'étaient que des chiens de race, chers. Le séjour d'un chien dans cette pension coûtait 15 roubles d'avant-guerre par mois.

Nikolaï Starostine écrit que, lui et ses frères, n'étaient pas des enfants de seigneurs, mais certainement pas des enfants de paysans non plus.

Ils étaient enfants de gardes-chasse.

À Moscou, la Société des chasseurs nommée d'après l'empereur Alexandre I^{er} a fait construire pour la famille de gardes-chasse Starostine une maison sur le rempart de Presnia.

Des souvenirs d'Andreï Starostine :

« Notre chambre d'enfants, dans la petite maison située sur le rempart de la Kamerno-Kollejski à Presnia, nous semblait mystérieuse et immense. C'était là que nous jouions au théâtre, aux sorciers, que nous changions de rôles, que nous voyagions. »

Les Starostine sont des gardes-chasse de père en fils. Parmi leurs ancêtres célèbres, les gardes-chasse de la Société impériale de chasse, Arkhip et Nikita Starostine. La jeune génération devait continuer le métier familial. D'autant que Nikolaï montrait un talent évident de gestionnaire. Mais il se révélera dans un autre domaine – le football.

À 14 ans, Nikolaï étudie à l'École commerciale des frères Mansfeld, qui forme des « correspondants commerciaux », autrement dit des managers parlant une langue étrangère. L'enseignement y est excellent, les perspectives, brillantes. Dans la même école entrera aussi un autre frère, Andreï.

Andreï Starostine est le filleul du célèbre millionnaire moscovite et viveur Alexis Nazarovitch Gribov. Dans la maison des Gribov se trouve aujourd'hui la résidence de l'ambassadeur de Belgique.

Le père des futurs footballeurs, Piotr Starostine, est indifférent à la politique. Son frère Dmitri, lui, est un monarchiste convaincu, et tout aussi convaincu dans sa haine du football. Il appelait les footballeurs « les va-nus-pieds ».

Peu après la révolution, le chef de famille, Starostine père, meurt du typhus. Les fils, pour ne pas mourir de faim, échangent les fusils offerts par leur père contre de la farine et des pommes de terre.

L'École commerciale ferme, Nikolaï entre comme comptable. Et tous les frères se mettent à jouer au football.

Dans leur enfance d'avant-révolution, ils étaient tous des supporters passionnés. Ils allaient voir les matchs du championnat de la ville entre équipes d'étudiants. Le favori du championnat en 1916 était l'équipe de l'École impériale. D'année en année, elle disputait la première place à l'équipe du séminaire, qu'on appelait simplement « les popes ».

Les matchs avaient lieu à Sokolniki, sur la 4^e allée radiale. On jouait au football « sauvage » sur Khodynka.

À l'automne 1916 naît l'idée de construire un terrain pour l'équipe de football de la Société russe de gymnastique. Andreï Starostine se souvient :

« Mon frère, Nikolai, s'adonnait au patinage de vitesse sur les étangs Patriarchie. Il fréquentait les grands patineurs de la Société russe de gymnastique. La SRG cultivait le football, mais n'avait pas son terrain. »

Alors Nikolai propose au conseil d'administration de la Société de louer un terrain vague mal famé à Presnia, le fameux Goroutchka. Goroutchka est une sorte de casino du milieu criminel moscovite, l'annexe d'été de la Chirokovka, un tripot situé dans la ruelle Bolchoï Tichinski.

Le principal sponsor de la construction du terrain de football sur Goroutchka est Choustov, patron de la fameuse maison de cognac et partenaire financier de la Société russe de gymnastique.

Goroutchka est, en réalité, le berceau de ce qui deviendra plus tard le Spartak de Starostine. L'équipe, une fois constituée, changera plusieurs fois de nom avant de recevoir, en 1935, sur l'initiative des frères Starostine, le nom de Spartak.

Alexandre Starostine est le premier capitaine du Spartak. En 1937, il transmet son brassard à son frère cadet, Andreï. Le plus jeune, Piotr, joue au Spartak au poste de demi droit.

L'attaquant Nikolai Starostine, au moment où le Spartak prend sa forme définitive, est capitaine de l'équipe d'URSS. En 1936, il arrête de jouer. Mais c'est justement à partir de là qu'un nouveau tournant se produit dans sa carrière de footballeur. Il revient à son métier de gestionnaire.

Au poste d'entraîneur du Spartak, il fait venir un spécialiste étranger, le Tchèque Antonín Fivébr, qui avait auparavant entraîné des clubs espagnols, dont la fameuse Valence.

En utilisant le réseau du secrétaire général du Comité central du Komsomol, Kosarev, Nikolai Starostine mobilise les énormes ressources de la Coopération industrielle pour financer la société sportive Spartak qu'il a créée.

Le Spartak ne sera jamais une structure d'État militarisée, à la différence du Dynamo, fondé en 1923 à l'initiative personnelle de Dzerjinski.

Le 16 juin 1937, l'équipe de Biscaye (la sélection basque) arrive à Moscou. Elle joue contre le Lokomotiv : 5-1. Puis bat le Dynamo : 2-1.

Les Basques ont une tactique absolument nouvelle. Ils jouent exclusivement selon un schéma d'attaque qui vient d'entrer à la mode, le « W », le double V. Deux des cinq attaquants sont reculés, ce sont les inside forwards. Le centre-avant, lui, est avancé – à la pointe du W. La ligne d'attaque devient brisée. L'attaque, plus mobile. Et nous, nous jouons encore avec cinq avants en ligne.

Une tentative de match revanche du Dynamo se termine encore par une victoire des Espagnols : 7-4. Dès lors, la dernière et unique espérance de tout le monde, c'est le Spartak.

Les discussions sur la composition de l'équipe se prolongent jour et nuit. Ce n'est pas seulement le conseil des entraîneurs qui siège. Parmi les débatteurs, on trouve des supporters célèbres : l'acteur du Théâtre d'Art de Moscou Mikhaïl Ianchine, les écrivains Iouri Olecha et Lev Kassil.

La veille du match, Nikolaï Starostine subit un grave accident de voiture : sa femme est grièvement blessée.

Le jour du match, les joueurs du Spartak sont pris dans un embouteillage sur la route du stade. Ils se changent directement dans les voitures, puis montent sur le terrain. Et ils battent les Basques 6–2.

La direction du Dynamo, c'est-à-dire la direction du NKVD, perçoit cette victoire du Spartak comme une offense personnelle.

Après le match vient la remise des décorations. Nikolaï reçoit l'ordre de Lénine. Alexandre, l'ordre de la Bannière rouge du Travail. Andreï, l'ordre de l'Insigne d'honneur.

Starostine écrira :

« Ce banquet était un véritable festin en temps de peste. Dans tout le pays déferlait la vague des répressions de 1937. Des centaines de sportifs avaient été arrêtés, beaucoup de gens qui m'étaient proches. On avait arrêté Volodia Strepicheïev, qui avait eu le malheur d'arbitrer ce match contre les Basques où le Dynamo avait perdu. On avait arrêté le meilleur arbitre et dirigeant de l'époque, Viktor Riabokon, du Lokomotiv. On arrêtait des skieurs. En même temps, on colportait des rumeurs visant à compromettre les réprimés. »

Starostine écrit :

« Je savais déjà alors : plus un ragot est invraisemblable, plus le bourgeois est prêt à y croire facilement. »

En 1938–1939, les Spartakistes réalisent un doublé d'or – ils remportent à la fois la Coupe et le championnat d'URSS.

En 1938, Beria devient chef du NKVD et, en conséquence, président d'honneur de la société Dynamo.

Starostine rencontre Beria chez Vyshinski. L'ancien procureur général Vyshinski, en 1939, est vice-président du Sovnarkom et supervise le sport.

Nikolaï Starostine se souvient de Beria à cette réunion chez Vyshinski :

« Il avait grossi sans mesure, pour une taille moyenne il devait faire plus de cent kilos. Le visage bouffi, le cou avec de nombreuses plis informes débordant du col de sa chemise, les lèvres toujours humides et grasses. Et les yeux – verts, globuleux, des yeux de crabe. Quel que soit l'effort, il était impossible de discerner dans ses grosses pupilles quoi que ce soit d'humain. »

Beria assiste presque à tous les matchs avec une équipe du Dynamo.

Le joueur du Dynamo, Vassili Trofimov, raconte au restaurant Metropol, le plus bohème de Moscou, à Andreï Starostine, Mikhaïl Ianchine et Iouri Olecha, une conversation entre Beria et l'entraîneur du Dynamo :

— Nous avons un problème en défense, dit l'entraîneur.

Beria l'interrompt :

— Peut-être faut-il vous mettre une compagnie de mitrailleurs en défense ? C'est possible. Mais sachez bien que vos dos seront aussi dans leur ligne de mire. Je ne vous conseille pas de l'oublier.

En 1939, en demi-finale de la Coupe d'URSS, le Dynamo de Tbilissi rencontre le Spartak. Le Spartak gagne 1–0. Deux semaines plus tard, le Spartak bat le Stalinez de Leningrad et gagne la

Coupe d'URSS. Un mois plus tard, Starostine apprend que le Dynamo de Tbilissi est venu pour rejouer la demi-finale contre le Spartak.

Le président du Comité aux sports, Snegov, confirme :

« Oui, malgré la victoire du Spartak en Coupe d'URSS, il y a instruction de rejouer la demi-finale. »

Starostine va au Comité central. Au niveau du chef de section, on lui répond :

« Camarade Starostine, la décision de rejouer le match a été prise. »

Starostine objecte :

« C'est impossible. Rejouer une demi-finale après la finale, c'est un cas sans précédent dans le sport. »

— Ce n'est pas à vous, camarade Starostine, de décider de ce qui est possible ou non. Vous répondrez de l'exécution de cette décision avec votre carte du parti.

— Je ne suis pas membre du parti, répond Starostine.

Le soir, le secrétaire du Comité central, Chtcherbakov, téléphone à Starostine :

« Il faudra rejouer le match. Il y a une instruction qu'on ne peut pas ne pas exécuter. »

Cinquante ans plus tard, Starostine écrira sur ce match rejoué un texte qui sort manifestement du genre des mémoires.

C'est un commentaire de premier ordre, au rythme d'une retransmission en direct. Et cela témoigne de la force de ses émotions pendant ce match et de sa conscience que tout ce qui arrivera par la suite est lié, d'une façon ou d'une autre, à ce qui s'est passé sur le terrain en 1939.

Le Spartak gagnera ce match rejoué contre le Dynamo 3-2.

La même année 1939, Beria soumet à la signature du président du Sovnarkom, Molotov, un mandat d'arrestation de Nikolai Starostine.

Starostine écrit :

« Il s'est produit quelque chose d'imprévu. Molotov n'a pas signé le mandat d'arrestation. »

La fille de Molotov allait à la même école que la fille de Starostine, elles étaient amies, et l'épouse de Molotov, Polina Jemtchoujina, le savait. Starostine dira plus tard :

« C'est peut-être pour cela que la main de Molotov a tremblé. »

Tous les frères Starostine seront arrêtés en 1942. Plus tard, on arrêtera les maris de leurs sœurs et des amis proches de la famille.

Nikolai Starostine est placé en cellule individuelle dans la prison intérieure de la Loubianka.

Sur le mur de la cellule est griffonnée une phrase :

« Fedot, ne crois pas l'enquêteur. »

Starostine retrouvera ces mots dans d'autres prisons et d'autres étapes.

« Fedot, ne crois pas l'enquêteur », c'est une phrase courte comme un cri, mais parfaitement claire, exhaustive, pour celui qui la lit dans les geôles de Staline. Elle contient la volonté de rester sans

calomnie, de dire : j'ai tenu, je n'ai calomnié personne. Ou, si je n'ai pas tenu, si j'ai signé de faux aveux, c'est seulement parce qu'on m'a torturé, qu'on m'a arraché mes dernières forces ; alors, de toute façon, « ne crois pas l'enquêteur » et « pardonne-moi ».

Au début, l'enquêteur Rassypinski obtient de Starostine qu'il reconnaisse avoir préparé, avec ses frères, un attentat terroriste contre Staline pendant le défilé de 1937. Ensuite, on accuse Starostine du détournement d'un wagon de textile. Puis, d'avoir fait l'apologie d'un sport bourgeois.

Starostine dira plus tard :

« Au temps que j'ai passé à la Loubianka, j'ai compris que la moindre absurdité dans ce service valait au minimum dix ans. »

Le plus jeune des frères, Piotr Starostine, arrivera au camp depuis la Loubianka avec deux cavernes tuberculeuses aux poumons – conséquence des coups subis pendant les interrogatoires. Il ne sera opéré qu'après la réhabilitation.

Alexandre, lui, aura de la chance : il avait un enquêteur paresseux. Celui-ci attendait simplement les dépositions arrachées, par d'autres enquêteurs, à d'autres détenus.

Chez Andreï, les tortures par privation de sommeil provoqueront des troubles du système vestibulaire. Après la Loubianka, il passera un mois et demi à l'hôpital de la prison de Boutyrki, où il réapprendra à marcher.

En 1948, tous les frères Starostine sont dans les camps.

En 1948, cela fait trois ans que la guerre est finie. Sur le calendrier. Dans la réalité, tout est différent.

Les ouvriers qui ont été évacués avec les usines vers l'Est et ont travaillé toute la guerre, jour et nuit, pour la défense, se voient interdire de revenir dans leurs villes natales.

Des lettres d'ouvriers au présidium du Soviet suprême :

« Nos familles n'ont pas été évacuées avec nous. Maintenant que la guerre est finie, laissez-nous partir vers nos enfants. »

L'ouvrier de métier Kozlov écrit :

« Notre usine a été évacuée dans l'Oural. Donnez-moi la possibilité de finir mes jours dans ma famille, je ne vous demande rien de plus. »

On note des tentatives d'actions collectives d'ouvriers. Le comité de ville de Tchkalov examine une lettre collective des ouvriers de l'usine Avtozapchast, se plaignant des lourdes conditions de travail et de vie. Le comité conclut que les ouvriers ont pris une « voie antipartie ». Les faits relatés dans la lettre sont déclarés « calomnie à l'encontre des organes du parti et du pouvoir soviétique ».

Des revendications massives pour être autorisé à rentrer chez soi viennent des ouvriers de l'usine de tracteurs de Tcheliabinsk, qui fabriquait des chars pendant la guerre. Il y a là-bas 6 000 Leningradois, 4 500 habitants de Kharkov, 2 000 de Stalingrad, 11 000 mobilisés de l'armée.

À Omsk, la situation est la même.

On introduit la responsabilité pénale pour fuite vers la patrie. Elle restera en vigueur jusqu'en 1956.

Lettre d'un ouvrier de l'usine automobile de Miass :

« On nourrit plus mal que pendant la guerre – un bol de soupe claire et deux cuillerées de bouillie d'avoine, et c'est pour 24 heures pour un adulte. »

La réponse du directeur d'une usine à la demande des ouvriers d'améliorer la nourriture :

« Vous n'êtes pas des gens soviétiques. Les gens soviétiques ne mangent pas beaucoup. »

Dans l'air de 1948 flotte une seule idée : pour survivre, il faut voler. La prison n'effraie plus. On peut y obtenir un morceau de pain.

Khrouchtchev, alors premier secrétaire du Comité central du PC(b) d'Ukraine, se souvient qu'il avait informé Staline de la famine et de cas de cannibalisme, et de la réaction de Staline :

« Mollesse ! On vous trompe, on vous raconte ça exprès pour vous attendrir et vous pousser à dépenser les réserves. »

En 1948, la situation alimentaire dans le pays devient complètement chaotique. Un système de rationnement renaît spontanément à travers tout le pays, à l'exception de quelques grandes villes.

La famine de 1946–1948, provoquée par cette seconde réquisition forcée de Staline, a déclenché la fuite de la population rurale vers les petites villes, déjà en pénurie de nourriture. Ce processus continuera par la suite.

Les kolkhoziens, à qui on confisque depuis deux ans l'intégralité de leur grain, cherchent désormais à ne faire que le minimum de journées de travail ; le travail dans les champs collectifs ne les intéresse plus. Même la menace du tribunal ne peut les contraindre à travailler gratuitement.

De plus, pendant la guerre, sur les territoires occupés, beaucoup de paysans sont retournés à l'exploitation individuelle. Ils ne veulent pas revenir au kolkhoze. L'exploitation individuelle est leur seul moyen de survie.

Le pouvoir réagit de façon réflexe, c'est-à-dire uniquement par des mesures de coercition.

Le 2 juin 1948, est adopté un décret du Présidium du Soviet suprême de l'URSS : « Sur la déportation vers des régions éloignées des personnes se soustrayant malicieusement au travail agricole et menant un mode de vie parasitaire antisocial. »

On déporte principalement en Sibérie, aussi bien des exploitants individuels que des kolkhoziens.

Dans la mémoire paysanne, ce décret du 2 juin 1948, c'est la « seconde dékoulakisation ». On confisque à nouveau les bêtes et le matériel des exploitants individuels.

La décision de déportation, comme en 1929, est prise par l'assemblée du village. Ceux qui doivent être déportés sont immédiatement arrêtés. On arrache les paysans à leur terre et, comme d'habitude, on les envoie nulle part, au hasard.

Le système stalinien rejette les cadres les plus mûrs et les plus expérimentés de l'agriculture, ceux qui sont capables de travailler dur, de façon autonome, à la campagne, même dans les conditions du pouvoir soviétique.

En 1948 commence cette crise progressive de l'agriculture dont le pouvoir soviétique ne sortira jamais.

Parfois, la vie en exil était meilleure que dans le kolkhoze.

Des déportés du kolkhoze nommé d'après Boudenny, qui vivent maintenant dans le village de Batygan, dans le district de Verkhoïansk, en Yakoutie, écrivent à ceux restés au pays :

« Nous gagnons beaucoup d'argent, nous sommes très contents, venez chez nous. »

Le comité de district du parti estime que cette lettre discrédite le décret sur la déportation, qu'elle est le résultat d'une perte de vigilance révolutionnaire et d'un défaut de censure sur le lieu de relégation.

Les déplacés spéciaux sont envoyés dans le kraï de Krasnoïarsk, dans les régions d'Irkoutsk, de Tchita, de Tioumen et dans le kraï de Khabarovsk.

La même année 1948, le 26 janvier, paraît un décret du Présidium du Soviet suprême de l'URSS concernant les peuples déportés dans des régions éloignées de l'Union soviétique pendant la Grande Guerre patriotique. Le décret dit :

« Lors de la déportation des Tchétchènes, Karatchaïs, Ingouches, Kalmouks, etc., aucune durée de relégation n'a été fixée. Afin de renforcer le régime de relégation, il est établi que la déportation est perpétuelle. Pour départ non autorisé – 20 ans de travaux forcés. »

Des déplacés spéciaux, il y en a beaucoup dans les régions où le prisonnier politique Starostine entraîne une équipe de football.

Dans le camp où il purge sa peine, la loi principale est :

« Survivor et vivre plus longtemps que ceux qui t'ont mis ici. »

Les quatre frères Starostine ont survécu et ont vécu plus longtemps qu'eux.